

CHATONNAY D'HIER ET D'AUJOURD'HUI ET SES TROIS COMICES

Avant de parler des comices, il paraît bon de rappeler le passé lointain, voire très lointain de notre commune, pour l'information des jeunes générations et des nombreux nouveaux résidents.

Pour beaucoup, ce passé paraîtra remonter au Moyen-Âge, tant l'évolution, en tout, a été rapide dans nos campagnes depuis l'après guerre 1939-1945.

Le paysan de chez nous, avec ses 8 ou 10 vaches et quelques hectares de terrain à cultiver n'existe plus. Ces très nombreux paysans de tous nos hameaux ne sont plus là. De nos jours, on ne parle plus de paysans mais d'exploitants agricoles, beaucoup moins nombreux qui gèrent de grandes étendues de terrain, ce qui n'est pas forcément évident. Le temps du simple fumier de la ferme, de la charrue à un soc tirée par deux boeufs est totalement révolu. La nécessité des temps modernes impose l'usage en grand des engrais, des désherbages et traitements fréquents avec en contre partie l'obligation d'avoir tout le matériel approprié.

Jadis, et jusqu'aux années 1950, les mois d'été de juin à septembre étaient exclusivement occupés par les fenaisons et les moissons. Rentrées en vrac, les foins étaient hissés sur les fenils pour la nourriture hivernale des animaux de la ferme.

Durant les étés pluvieux, un travail supplémentaire attendait le paysan. Il fallait souvent faner et refaner le foin (le tourner et retourner). Le soir on le mettait alors en petits tas que l'on écartait le lendemain. Dans l'expression de l'époque, on devait donc « accucher » et « décucher » le foin. Tout ce travail était fait à la main, avec des fourches en bois. Heureusement, en ce temps là, nos campagnes regorgeaient de bras prêts à travailler.

Les moissons, quant à elles, étaient faites à la faux et la paille liée en gerbes par des liens de la même paille. Par la suite, la moissonneuse lieuse apporta un grand progrès pour ceux qui pouvaient se l'acheter. Toutes ces gerbes étaient rassemblées en gerbiers dans les champs avant d'être transportées dans la cour des fermes, dressées en immenses et hauts gerbiers qui attendaient alors le passage de la batteuse de maison en maison. Ces nombreux gerbiers que l'on voyait au loin dans les champs ne sont plus qu'un souvenir pour les anciens qui les ont connus. De nos jours, on ne voit plus que les imposants rouleaux de foin ou de paille sitôt enlevés après travaux pour le labour des terrains promis à une autre culture.

Le paysan des années 1950 et d'avant n'avait pas à son bras une montre. Chez nous, la grosse horloge du calvaire que l'on entendait de très loin, indiquait au paysan le moment d'arrêter pour midi et le soir où la traite des vaches l'attendait (deux fois par jour) à l'étable, traite à la main.

Dans un passé remontant avant les années 1950, une grande mésentente régnait à Châtonnay entre les paysans et les gens du bourg qu'on appelait dédaigneusement « les bourgeois ». Ceux-ci exerçaient des activités diverses mais non agricoles.

Cette mésentente fit que Châtonnay perdit sa « province » de Ste Anne qui s'érigea en commune indépendante vers 1850. Elle prit le nom de Ste Anne d'Estrablin devenue depuis quelques 50 ans Ste Anne sur Gervonde par suite de nombreuses confusions épistolaires ou autre avec Estrablin près de Vienne. De cette ancienne appellation vient le fait qu'on appelle souvent les habitants de Ste Anne « les TRABLINOTS ».

Dans les années 1950 et d'avant, la vie du bourg à Châtonnay était trépidante dans le bruit assourdissant des métiers à tisser, de bas en haut de la rue principale. Pour la nécessité du temps, les maréchaux-ferrants étaient nombreux pour boeufs, vaches ou chevaux. Plus discrète mais toute aussi importante, la ganterie aidait à vivre de nombreux ménages travaillant en ateliers ou à domicile. L'usine à grès de la poterie employait elle aussi beaucoup de monde du village ou des environs, son immense cheminée se voyait de loin (place de la gare actuellement).

En 1890, le train à vapeur venant de Vienne fut accueilli dans la liesse pour aider à la grande activité industrielle du moment. Il disparu rapidement dès les années 1935 concurrencé par d'autres moyens de locomotion plus modernes. De ce fait, la grande activité industrielle locale s'essouffla très vite, l'approche de la guerre de 1939 compliquant tout par ailleurs.

Au 17^{ème} siècle, les verreries occupaient une grande place chez nous, tout comme la production de charbon de bois, tous attirés par nos forêts qui procuraient en abondance le combustible nécessaire à l'activité. Tout n'est plus que souvenir nostalgique! Seule l'activité agricole a survécu, avec les immenses mutations qu'elle a du faire.

Comme d'autres villages, Châtonnay a connu ses bons mais aussi ses mauvais jours qui ont marqué le village, au fil des dizaines d'années, voire des siècles passés. Trois grands crimes ont défrayé la chronique locale.

Vers 1898 ce fut l'assassinat resté en mémoire de « LA MARIE PUTOUD » : rentrant un soir à son domicile des Hautes Combes après son travail à l'usine de lacets (emplacement actuel du Magasin Populaire), elle fut assassinée dans la montée de La Niverdière. On ne sut jamais la vérité mais comme souvent à l'époque le crime fut l'objet d'une complainte qu'on chantait le soir aux veillées.

Vers la fin des années 1920 (1928-1929) deux autres crimes eurent un grand retentissement dans la région. Le principal fut le crime de Nantoin qui concerna fortement notre commune, par ceux qui dans les bistrotts prétendaient tout savoir et négociaient leurs révélations pour des libations. Ils savaient bien des choses, mais la vérité ne vint jamais d'eux et le mystère subsiste encore. Le 2 décembre de cette année là, le père THOMAS de Nantoin partit un matin avec ses boeufs chercher un voyage de bois. Le soir les boeufs attelés au char lourdement chargé rentrèrent seuls à la ferme. On s'inquiéta aussitôt et THOMAS fut retrouvé étendu à terre et sans vie. Par suite d'un accident sans doute, une roue du char lui avait écrasé la tête.

Curieuse coïncidence, ce même jour, le dénommé BERIER, jeune marié de 28 ans, travaillait au bois dans les parages. Sa femme ne l'a pas vu rentrer le soir....on ne l'a jamais revu. Les funérailles du père THOMAS passées, une rumeur grandissante fit qu'on le déterra pour autopsie. Le crime avait bien été maquillé en accident puisqu'on trouva des plombs de chasse dans la tête du père THOMAS.

Les buveurs de bistrotts, s'ils n'étaient pas eux-mêmes les commandités pour assassiner THOMAS, savaient bien des choses. C'est par eux que l'on su que BERIER avait été abattu – témoin gênant de l'assassinat du père THOMAS, il ne fallait pas qu'il parle.

Malgré les pourboires donnés pour libations, les hommes des bistrotts n'ont jamais pu, ou voulu dire où BERIER avait été enterré dans les bois. A ce jour, on ne le sait pas et on ne le saura jamais.

Plusieurs années de suite, j'ai écrit des articles pour le bulletin municipal de CHATONNAY et dans l'un d'eux concernant exclusivement le crime de Nantoin, j'ai indiqué la très grande probabilité du motif de l'assassinat du père THOMAS...mais ce n'est pas ce jour le propos de mon article.

Comme toujours, une complainte fut écrite à l'occasion de ce crime et je me souviens l'avoir

entendu chanter par notre ancien compatriote Monsieur Marius LEVET.

Toujours dans les années 1828, rentrant chez elle à Vollandière après la messe du dimanche de Pâques, une jeune fille, Rose GOY, fut abattu à l'approche de son hameau. Son assassin l'attendait caché dans les nombreux buissons qui bordaient jadis tous nos chemins. Une croix marque encore de nos jours l'emplacement du crime. Comdamné, l'assassin partit pour le bagne de Cayenne, d'où il sortit pour venir finir ses jours dans la région.

A part ces trois grands crimes restés en mémoire, d'autres mauvais jours ont concerné le village au fil du temps. La grande guerre 1914-1918 laissa veuves bien des jeunes femmes, comme partout en France.

Ceux qui sont revenus du front faisaient souvent partie de ceux que l'on a appelé « les gueules cassées ».

Plus près de nous, nous avons connu l'occupation allemande après la défaite de 1940. Fusillades et incendies furent perpétrés en divers coins, en raison de la présence des maquisards dans nos bois.

Dans cette seconde guerre du siècle dernier, CHATONNAY a payé sa part à la déportation par ceux qui n'en sont jamais revenus.

Mais bien plus loin encore dans le passé, CHATONNAY a connu l'occupation autrichienne. C'est précisément le 25 mars 1814 au petit matin que les soldats autrichiens sont rentrés dans CHATONNAY et l'on occupé suite à l'exil de Napoleon Ier à l'Ile d'Elbe en Méditerranée.

Ils sont repartis précipitamment un an après, suite au retour de l'empereur pour la période dite « des 100 jours ». On sait qu'après la défaite de WATERLOO, il fut exilé à Ste Hélène, loin dans l'océan atlantique où il mourut en 1821.

Cette occupation de CHATONNAY par les autrichiens a fait l'objet de mon quatrième livre publié en 2002 et intitulé L'AUTRICHIEN. Ceux qui aiment lire peuvent se le procurer à la bibliothèque municipale. Mais trêve de mauvais souvenirs !

Chez nous, les divers travaux donnaient lieu souvent à de grandes et simples réjouissances, que se soit lors des battages, des vendanges ou des mondées qu'on appelait « mondailles ».

Pour les battages, on se donnait le coup de main de ferme en ferme et s'était pour tous l'occasion de mieux manger et boire. Tout se terminait tard le soir en chansons. De nos jours qui chante encore ?

L'échange des travaux était gratuit. On ne payait que les Ardéchois pour ceux qui en avait besoin, à l'occasion des grands travaux. Un dimanche matin, on allait en Ardèche au marché de LAMASTRE pour choisir « son » Ardéchois. Dans cette région plus pauvre que la notre, les jeunes hommes se louaient pour quelques semaines, histoire de se faire un peu d'argent. Ce n'était pas le marché aux esclaves mais il y avait un peu de ça....en mieux bien sûr.

Pour les vendanges, c'était les mêmes réjouissances. Les coteaux du calvaire et des environs étaient couverts de vignes et souvent même en plaine. Chacun faisait son vin...vin noir des plants de BACCO et vin blanc des plants de NOA. Ce vin blanc de NOA rendait fou paraît-il ?

Là aussi, après de joyeuses agapes, tout se terminait en chansons. Jean FERRAT a chanté « Les vignes, elles courent dans la forêt.. » chez nous, elles ne courent plus sur les coteaux du calvaire et les rares plants qui restent encore sont voués à prochaine disparition.

L'hiver, c'étaient d'autres réjouissances lors des mondées où l'on cassait des noix et triait les cerneaux.

Toujours en hiver, en l'absence de radio, de télévision et souvent de journaux, on allait le soir les

uns chez les autres, parfois loin dans les hameaux, à pied, lanterne à la main dans la nuit noire. On appelait ça « les veillées », ces réunions nocturnes où l'on parlait de tout et de rien, des travaux de la ferme, du temps qu'il faisait, des potins locaux, des naissances et des décès du moment. Mais la veillée des veillées, très longue, était celle du 24 décembre où l'on attendait minuit pour partir à pied à la messe, qui avait lieu obligatoirement à cette heure tardive.

Voici qu'arrive enfin le moment de parler de nos trois comices, le troisième sera bien sûr celui d'août prochain.

En 1971, un premier comice eu lieu route du Ginet sur un terrain de la famille PIOLAT. J'étais encore pour deux ans à résider sur Ste Anne et nous avons fait cette année là un char qui avait bien amusé le public. Il s'intitulait « LA VACHE CONTESTE ». On sait que Monsieur Marius BOUILLAT, qu'on appelait familièrement « le Bob » s'occupa, de nombreuses années en suivant, des comices annuels du canton. Il était insinuateur et passait chaque jour de ferme en ferme pour son travail.

Sur notre char trônait une grosse vache en noir et blanc, grandeur nature. Entre autres contestations, nous avons fait dire à la vache, à l'adresse de Monsieur BOUILLAT sur un panneau à son cou : « NON A BOB, J' EN VEUX UN VRAI ».

Je n'ai pas souvenir du second comice de 1992 et j'ai été très surpris quand Monsieur Maurice BRUNAZ m'a mis sous les yeux l'article que j'avais écrit pour l'occasion et rapporté par LA TERRE DAUPHINOISE. Preuve est faite pour moi que la mémoire « fout le camp » quand la jeunesse s'éloigne.

Mais venons-en à notre prochain comice.

Malgré les multiples occasions de se divertir des temps actuels dans nos campagnes, les comices agricoles ont gardé leur fraîcheur du passé. C'est l'occasion deux jours par an d'un grand rassemblement des gens de la terre. La bonne humeur est de rigueur dans les rires parmi les attractions diverses, souvent imprévues, les concours de labour, présentation du matériel, exposition d'animaux, petits ou grands.

Après le repas du midi et les discours de circonstance, l'après midi réserve à tous le clou de la fête, avec des défilés de chars de la commune et villages des environs. Une grande ambiance musicale enrobe cette manifestation. Tout se termine tard le soir par un grand bal après feu d'artifice.

Tout se prépare fébrilement et si aux Quatre Vallées les résidents n'ont pas prévu d'aller danser au comice, ils ont travaillé et travaillent encore dans l'ombre pour faire des milliers de fleurs pour la beauté des chars.

Au terme de cet article, je vais sans plus tarder téléphoner à Madame Soleil pour qu'elle rappelle bien à son mari que nous comptons sans faute sur sa présence parmi nous en août prochain. Avec lui ce serait tellement mieux.

MAI 2011
A CHATONNAY
RESIDENCE 4 VALLEES

BRUNO ARMANET